

le Silence qui roule, UN ESPACE DE RÉSONANCE, par PIERRE LECOEUR



Guillevic, Du Silence

Un article mis en ligne par Ciclic centre val de Loire

Pierre Lecœur nous offre ici une analyse sensible du travail de Marie Alloy, évoque l'évolution de son parcours, sa relation privilégiée à la nature et à la poésie. Il revient tout particulièrement sur le compagnonnage de cette éditrice-artiste-poète avec les auteurs de poésie, et comment elle entre en "fusion" avec les mots qui la touchent.

Né en 1972, **Pierre Lecœur** vit et enseigne à Orléans. Il est l'auteur d'un essai, *Henri Thomas, une poétique de la présence* (Garnier, 2014) et d'un recueil de proses, *Prose des lieux* (Anthologie *Triages* vol. I, Tarabuste, 2015). Il a publié de la poésie et des études consacrées à la littérature et à l'art dans diverses publications (*La N. R. F.*, *Conférence*, *Europe*, *Nunc*, *La Revue littéraire*, *Les Cahiers de L'Herne*...).

Le Silence qui roule : un espace de résonance

“Depuis 1993, dans le cadre de sa maison d'édition *Le Silence qui roule*, Marie Alloy a publié une quarantaine de livres d'artiste dans les pages desquels elle a offert un espace de résonance aux mots de poètes tels que Guillevic, Antoine Emaz, Pierre Dhainaut, Dominique Sampiero, Emmanuel Laugier... En chacun de ces ouvrages réalisés à faible tirage, et parfois uniques, quand ils sont réhaussés par l'artiste, les techniques d'impression comme l'eau forte ou l'aquatinte employées par leur créateur et maître d'œuvre, le travail de typographie réalisé par des artisans prestigieux et le

choix de papiers rares s'associent pour accompagner la fulguration du poème. Contrairement à l'illustration, le livre d'artiste a pour ambition, sinon de faire fusionner les mondes intérieurs du poète et de l'artiste, le lisible et le visible, du moins de les associer dans une même dynamique. Singulier livre que celui qui naît de ces rapports. Ainsi bouscule-t-il, par la variété de ses formats et ses agencements, jusqu'à la notion fondamentale de *page*. Devrions-nous parler à son propos de mise en espace ? Il ne faudrait pas alors oublier la troisième dimension de ces ouvrages : le toucher du papier, la matière des rehauts, le foulage de la matrice et des caractères mobiles sur la feuille, le travail - gaufrage, pliage - auquel cette dernière est soumise...

Les poèmes et proses poétiques qu'elle retient privilégient le sensible

Il y a, on le voit, un monde entre l'*édition* de livres d'artiste et le sens qu'on donne ordinairement à ce mot... L'accueil du texte, loin d'être une finalité, est le point de départ d'un long compagnonnage, doublé d'un dialogue avec le poète, durant lequel va s'élaborer la forme par laquelle l'artiste va *répondre* aux mots qui l'ont touché. Une épreuve intime, si l'on en croit Sampiero : « Deux personnes - elles ne se connaissent qu'à travers des mots, des images, des textes - s'envoient des lettres, des gravures. Mais parfois c'est une feuille morte, un brin d'herbe, une larme sur l'encre. Et il en vient une sorte de vertige. De désir. »

Dans le cadre de son travail d'éditeur, comme dans celui de la peinture et de la gravure, Marie Alloy rejette le formalisme autant qu'une démarche mimétique qui ne mettrait pas à l'épreuve le médium - en l'occurrence le corps de la langue. Les poèmes et proses poétiques qu'elle retient privilégient le sensible, tout en ouvrant l'éventail du sens au gré d'effets de porosité qui réorganisent les rapports du monde et des signes. Démarche réfléchie parfois dans les vers du poème, où elle peut s'associer à une référence au langage-monde développé par l'artiste : « *L'écriture indistincte / Sur le geste dispersé / La ligne entre les deux traits / Qui saisit / Le lit de cette terre* (Tita Reut).

Le parcours réalisé durant trente ans par Marie Alloy dans le compagnonnage des poètes est riche et complexe. On peut toutefois y percevoir une double évolution. Dans le domaine du choix éditorial, le

drame humain et un certain pathétique, présents notamment dans les textes d'Antoine Emaz (*Poème serré* et *Poème, temps d'arrêt*, 1993) et d'Emmanuel Laugier (*Hante ton aisselle au bout de quoi*, 1996) le cèdent peu à peu à la présence du monde et à une tonalité plus contemplative (Jacques Lèbre, Pierre Dhainaut). Guillevic, qui se situe au carrefour de ces deux tendances, est peut-être le poète qui répond de la manière la plus complète à la sensibilité de l'artiste et au spectre de son travail. Sur le plan de la création, la même évolution s'observe : la figure humaine se fait plus rare, l'enregistrement sismographique du jeu des passions et des affects laisse place à un regard plus apaisé, plus détaché, sur les choses. Cette dernière disposition a conduit Marie Alloy à préférer à la figure humaine le jeu des éléments, ou de fragments de nature qui semblent naître sur la feuille à fleur d'abstraction. On pourrait sans doute rattacher à cette tendance l'apparition de la couleur dans ses livres d'artiste. Après une première apparition dans *Reverb'* (2000) d'Emmanuel Laugier, celle-ci s'affirme dans les aquarelles qui répondent, avec leurs irisations, leurs contrastes hardis et leurs belles teintes froides, au monde aquatique tel que le perçoit Guillevic dans *Devant l'étang* (2005). Quel contraste entre la nuit matérielle sublimée par les noirs charbonneux déployés dans les premiers ouvrages, et la liberté, la sobre sensualité de ces images, ou des lavis qui accompagnent le poème *Vif, limpide, imprévisible* (Pierre Dhainaut, 2006) - dont le titre semble programmatique - et rythment la progression de *Gravier du songe* (Jean-Pierre Vidal, 2011) ...

Le poème y gagne une nouvelle dimension

Parce qu'elle est à la fois éditrice, artiste et poète, parce qu'aussi elle conçoit son travail d'éditeur comme un exercice de patience, exigeant un long temps de maturation, Marie Alloy sait donner naissance dans chacun de ses livres d'artiste à un espace-temps singulier, où s'exaltent les aspects et tonalités de notre existence, qu'elle projette dans le concret de la matière, dans les formes et textures offertes par la nature, et jusque dans la physionomie d'une page, le *caractère* d'une typographie. Le poème y gagne une nouvelle dimension. Son auteur y apprend « quelque chose comme ressentir plus fortement la manière dont l'espace autour pèse sur le mot et lui fait rendre un son différent » (Antoine Emaz). On ne peut trouver plus belle formule, pour qualifier ces ouvrages, que celle par

